

Un homme circulait parmi les pirates, s'agitant et gesticulant avec une animation que rien ne paraissait motiver.

C'était Galloni qui faisait la bravache et le fanfaron.

—Vous voyez, criait-il, que je ne mérite pas vos reproches.

—Ne suis-je pas au milieu de vous, sur le terrain de la lutte ?

—Quand il s'agit de diriger des travaux de mine, ma place est à côté de mes sapeurs ; quand il faut commander dans une bataille, le chef doit choisir une position qui lui permette de suivre une position qui lui permette de suivre la lutte dans ses détails et de la diriger dans son ensemble.

—Voyez ce que vaut la science militaire de votre capitaine.

—Avant une heure, les trappeurs seront écrasés ou prisonniers."

Soudain Galloni fut interrompu.

Une voix cria :

—Fais-toi donc, imbécile !

—Ils sont plus près de toi que tu ne penses.

—Gare à la bombe !"

C'était la voix de Sans-Nez, qui n'avait pu s'empêcher de répondre aux fanfaronnades de l'italien hâbleur.

Et l'action succédant immédiatement à l'avertissement, le Parisien envoya dans le groupe des pirates les dix-huit balles de son fusil à répétition.

Tomahô, qui avait chargé son canon à mitraille, suivit fidèlement l'exemple.

L'effet de ces détonations fit un effet terrible sur les pirates.

Plusieurs tombèrent.

Les autres se dispersèrent en désordre.

Quant à Galloni, il s'était jeté à plat ventre à la première détonation.

La face à moitié enfouie dans la terre fraîchement remuée, il ne faisait pas un mouvement.

Pourtant il n'était pas tué ni même blessé.

Il craignait, en se relevant, de servir de cible à une nouvelle décharge.

Cependant les pirates couraient çà et là, poussant des cris de terreur.

Ils ne savaient trop par où fuir, n'ayant point vu de quel côté venait le danger.

Les plus avisés s'abritèrent derrière les rochers, tandis que les autres tournaient sur eux-mêmes sans prendre de détermination.

Quelques-uns, se précipitant sur leurs fusils, firent feu au hasard. Alors le reste de la bande s'imagina que les trappeurs continuaient l'attaque.

Ils étaient dans une complète terreur.

Tomahô et Sans-Nez ne pensaient même pas à une seconde décharge.

Ils ne songeaient qu'à regagner la grotte, et ils détalèrent au plus vite, n'étant pas assez fous pour engager un combat disproportionné.

L'un des pirates les aperçut fuyant.

Il cria :

—Ils ne sont que deux.

—C'est le géant et un autre trappeur.

—Il se sauvent du côté du souterrain."

Ces paroles eurent le don de rendre la vie à Galloni.

Il se leva vivement et prit un air courroucé, indigné.

—Encore des lâchetés ! dit-il avec un merveilleux aplomb.

—Allons ! cinquante hommes avec leurs carabines.

—Que l'on pousse les trappeurs et que l'on garde l'entrée de la grotte.

Les cinquante hommes furent réunis et dirigés vers le souterrain.

Galloni leur adressa une dernière recommandation.

—Exécutez un feu nourri sur la barricade, dit-il.

—Vous occuperez l'ennemi et détournerez son attention pendant que nous achèverons les fourneaux de mine.

Cet ordre donné, Galloni ressembla ses travailleurs et les envoya continuer leurs terrassements.

Au bout d'une heure, tout se trouva prêt. Les mines étaient fortement chargées.

Une mèche très-courte communiquait avec l'un des fourneaux, qui, lui-même, se reliait aux autres par des trainées de poudre.

Cette disposition devait déterminer l'explosion de toutes les mines en même temps.

Galloni, au dernier moment, trouva la mèche trop longue.

Il la fit couper.

Et comme les pirates parlaient d'imprudences, il leur dit :

—Les explosions doivent avoir lieu sans aucun retard.

—Le géant Tomahô est renommé pour sa bravoure, et je le crois capable de venir couper la mèche, si elle était trop longue.

—Cet homme est d'une force extraordinaire, et son audace dépasse toute croyance.

Evidemment la peur troublait les idées du capitaine.

Il signalait un danger impossible et rien ne pouvait justifier ses craintes ridicules.

Il devait bientôt avoir à se repentir de ses folles terreurs.

Ayant désigné un homme pour mettre le feu à la mèche :

Je la trouve trop courte, dit le pirate.

—Allumez vous-même."

Galloni s'adressa à un second, à un troisième, même réponse lui fut faite.

Pas un homme ne voulait se charger d'une mission qu'il considérait comme extrêmement dangereuse.

La situation devenait impossible.

Une voix cria :

—Que le capitaine mette le feu lui-même !

—C'est lui qui a voulu une mèche trop courte."

A cette proposition, Galloni pâlit et recula.

Mais les bandits, prit d'une résolution subite se jetèrent sur leur chef, lui arrachèrent ses armes, et vingt carabines le menaçèrent.

—Si tu bouges, nous tirons crièrent les pirates.

Et l'un d'eux plus déterminés que les autres, ajouta :

Nous allons nous reculer à bonne distance.

—Quand nous serons en sûreté, nous te crierons :

—*Fra !*

—Si tu fais un pas pour t'enfuir, si tu n'obéis pas, nous te fusillons !

Atterré et tremblant, le vaillant capitaine fut bien forcé de se conformer à une volonté aussi énergiquement exprimée.

Les pirates s'éloignèrent lentement.

Quand ils se crurent à une assez grande distance, ils commandèrent :

—Feu !

Galloni hésitait encore.

L'oreille basse et les mains pendantes, il restait là immobile et consterné.

—Feu ?

—Feu donc ! répétèrent tout d'une voix les pirates.

Et comme ils n'obtenaient aucun résultat, ils s'imaginèrent d'ajouter :

—Allume !

—Vite ! Voici Tomahô !... Les trappeurs !... Alerte !"

Cet avertissement produisit sur Galloni l'effet d'une décharge électrique.

Il tressauta, regarda vivement derrière lui mit le feu à la mèche et se sauva à toutes jambes.

Il ne s'était pas éloigné de quarante pas quand plusieurs détonations sourdes firent trembler le sol sous ses pieds.

La secousse le renversa.

Des débris de rochers et une quantité de terre s'élevèrent à de grandes hauteurs, pour retomber avec des bruits terrifiants.

Les mines avaient complètement réussi.

La voûte du souterrain était effondrée de toutes parts.

Le sol de la coline avait baissé et formait un vaste entonnoir assez semblable à un cratère de volcan éteint.

D'énormes masses de rochers brusquement déplacés roulaient avec fracas le long des pentes nouvellement formées, s'amoncelaient sur certains points, ou étaient précipitées jusqu'au centre de l'effondrement.

Le palais des pirates était anéanti.

Dès qu'il n'entendit plus tomber aucun débris Galloni se releva étonné de se trouver encore vivant.

La chance l'avait favorisé.

Pas une blessure.

Pas une contusion.

Après s'être tâté avec inquiétude, il courut vers ses bandits en criant :

—Victoire !

—Ils sont tous écrasés !"

Mais ses cris de joies furent brusquement interrompus.

Le brave capitaine était à dix pas de ses hommes, quand il s'arrêta tout à coup et se jeta à plat ventre.

Il était grand temps.

Vingt détonations retentirent et une volée de balles siffla au dessus de lui.

Quelques pirates tombèrent.

Une décharge était faite par le colonel d'Eragny et sa troupe, parvenus à portée de fusil des pirates, quelques secondes après l'explosion des mines.

Chacun avait compris l'effrayante et irréparable catastrophe.

La terrible réalité apparut dans toute son horreur.

Le colonel d'Eragny fou de douleur et de désespoir, sauta à cheval et s'élança dans la direction des pirates en criant :

—En avant !

—A mort !

—A mort les bandits !"

Les squatters obéirent à l'impulsion.

Ils sautèrent sur leurs chevaux tout selés et suivirent le colonel.

Tête-de-Bison et Bouléreau échangèrent un regard significatif.

—C'est de la folie ! dit Grandmoreau.

—Nous allons nous faire tuer inutilement.

Un sourire de parfaite résignation éclaira la bonne figure de Bouléreau.

Et, circonstance grave, l'éternel fumeur ôta de sa bouche sa pipe toute allumée.

Il allait donc prononcer quelque solennelle parole.

—Ma vieille Tête-de-Bison, lui dit-il, vous êtes dans le vrai.

—Nous sommes parfaitement sûrs de notre affaire.

—Et je ne donnerais pas une pipe vide de ma propre peau.

—Mais nous ne pouvons abandonner nos amis.

—Marchons !

—On ne meurt qu'une fois."

Ces réflexions faites avec sa bonhomie habituelle, Bouléreau se remit à sucer précipitamment le tuyau de sa pipe, comme s'il voulait regagner le temps perdu.

Grandmoreau répondit au squatter par un seul mot :

—Marchons !

Mais il prononça ce mot avec un accent de rage furieuse et concentrée.